

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Directeur : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France : Un An : 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.
Étranger : Un An : 50 fr. - 6 Mois : 26 fr. - 3 Mois : 15 fr.
Abonnement : 1^{er} mois dans deux des bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS.

LA DÉFENSE D'UN BOIS PAR LES ANGLAIS



Les journaux anglais ne cessent de faire l'éloge de la vaillance de nos troupes. Il est juste de ne pas oublier, à notre tour, les courageux soldats britanniques qui combattent dans nos rangs et qui ont déjà accompli maints exploits héroïques. Voici un détachement de fantassins anglais déployés en tirailleurs et assurant la défense d'un bois attaqué par l'ennemi. Au premier plan, une mitrailleuse pendant l'action.

Ayuntamiento de Madrid

CE JOURNAL NE PEUT ÊTRE CRIE

La journée

du 15 Octobre

Nos troupes ont fait de notables progrès dans la région de Lens, entre Arras et Albert, et vers Craonne.

On confirme que l'avance russe se poursuit jusqu'au Dniester.

L'artillerie allemande a de nouveau bombardé Reims.

Un « Taube », qui survolait Saint-Omer, a été abattu : le pilote a été tué.

Le monstre

Il y a encore en France des esprits généreux qui nourrissent la plus décevante illusion : ils croient que la guerre décrétée par le militarisme prussien n'est pas approuvée par le peuple allemand. Il faut combattre sans cesse, sans trêve, avec une inlassable énergie, cette erreur dangereuse pour la défense nationale. Il faut répéter chaque jour, implanter dans tous les cœurs la conviction que l'Allemagne tout entière — empereur, soldats, fonctionnaires, commerçants, industriels, agriculteurs — a voulu la guerre et veut la poursuivre sans merci, sans pitié. A la Germanie implacablement dressée contre la civilisation, la civilisation doit répondre par un implacable *delenda Germania*; elle doit écraser le monstre que la loyauté et la sensibilité latines ont laissé grandir depuis quarante-quatre ans.

Car c'est un monstre que les armées alliées ont la rude tâche d'exterminer. M. Emile Boutroux, notre éminent et vénérable philosophe, l'a dépeint en traits ineffaçables dans son étude sur le peuple allemand, que vient de publier la *Revue des Deux-Mondes*. D'après le dogme mystique du germanisme, l'Allemagne est l'élue de la Providence; étant la plus forte et la plus cultivée, c'est à elle qu'incombe la mission d'accomplir sur la terre l'œuvre divine; elle possède, en principe, toutes les vertus, toutes les perfections; elle est la nation-maîtresse. La domination est le seul rôle qui convienne au peuple de Dieu. Pour asseoir sa puissance, tous les moyens lui sont bons; les nations qui osent s'y opposer prouvent l'infériorité de leur culture et méritent d'être châtiées. La guerre est la vraie leçon qui convient à ces peuples inférieurs, la guerre sous la forme la plus rapprochée de l'état de nature : dédain des lois morales, des traités, de la bonne foi, de l'honneur qui sont des entraves; massacres, assassinats, vols, incendies scientifiquement organisés; la guerre qui dégage le maximum de force pour obtenir le maximum de résultat. « La culture allemande est, bien réellement, une barbarie savante. » Telle est la doctrine du germanisme qui suggère à M. Boutroux cette conclusion mélancolique : « L'Allemagne qu'a respectée et admirée le monde, l'Allemagne de Leibnitz paraît bien morte; renaitra-t-elle? »

Elle ne saurait renaître que lorsque l'Allemagne de Guillaume II aura disparu. Le germanisme, malgré la coalition des nations latines et slaves, malgré l'héroïsme des petits peuples belge et serbe, malgré la résistance infrangible opposée depuis dix semaines aux hordes dévastatrices, ne s'est pas encore éveillé de son rêve. Son kaiser, ses généraux, ses feuilles reptiliennes entretiennent avec soin sa démenche. Ses savants, ses artistes, ses diplomates flattent son fol orgueil et cherchent à duper l'univers qui connaît aujourd'hui leurs abominables desseins. L'Allemagne ne renoncera à se croire le peuple-Dieu qu'après l'écrasement définitif du peuple-monstre.

La victoire monténégrine

CETTIGNÉ, 10 octobre (*Dépêche Havas*). (Retardée dans la transmission). — Il ressort des détails reçus du commandant en chef de l'armée monténégrine que les Autrichiens ont eu, dans la bataille de Kabinovitch-Moakine, 2.000 soldats tués, blessés ou faits prisonniers.

Les Monténégrins se sont emparés d'un grand nombre de mitrailleuses et de fusils, ainsi que d'une certaine quantité de munitions.

Cette victoire monténégrine est la plus importante qui ait été remportée jusqu'à ce jour; elle aura une influence favorable sur la conduite des opérations futures vers Sarajevo.

L'union des Latins devra suivre la victoire

Un article du professeur Charles Richet.

ROME, 15 octobre (*Dépêche Havas*). — Le professeur Charles Richet, qui fera ce soir, au cercle de la Libre Pensée de Rome, une conférence sur la science et la civilisation, publie aujourd'hui dans le *Messaggero*, un article consacré à la fraternité latine.

Après avoir dit aux Français combien l'opinion publique italienne est sympathique à la France et combien absurde apparaîtrait demain comme hier une guerre entre la France et l'Italie, il conclut :

« La sang français fut versé à Magenta et à Solferino pour l'Italie; mais en 1870, lorsque la France était abandonnée par toute l'Europe, un Italien, Garibaldi, ne l'a pas trahie. Son glorieux exemple se répète aujourd'hui. La légion italienne, plus nombreuse que toutes les autres, a déjà payé son tribut sanglant à la cause française.

« La lutte que nous soutenons actuellement en faveur des droits des peuples ressemble à celle de 1792 pour les droits de l'homme. Elle se terminera par la victoire. Mais la victoire obtenue, nous devons constituer une forte et fraternelle union des peuples latins.

La rive africaine de la Méditerranée est assez vaste pour rendre possible une entente entre les Français, les Espagnols et les Italiens. Nous ne permettrons pas aux Allemands de s'en emparer et tous ensemble, latins, frères de sang, de langage, de coutume et de volonté, nous apporterons en Afrique une paix romaine et non une paix allemande fondée sur la tyrannie.

« L'heure n'est pas éloignée où les peuples plus ou moins séparés se rapprocheront dans des groupes plus ou moins vastes. Il est nécessaire que les peuples latins sachent s'unir sans s'abandonner à de stupides querelles ou à des récriminations d'orgueil malsain, comme ils le firent trop souvent. Mais afin que la paix prochaine soit durable, il est nécessaire que les nationalités soient indépendantes. Italiens de Trente et de Trieste, Roumains de Transylvanie, comprendront que nous pensons, nous Français, à ce que souffrirent nos chers frères d'Alsace et que s'il est beau de lutter pour une idée, il est plus beau encore de combattre pour libérer des esclaves, et nous les libérerons tous. »

La destruction de l'Hôtel de Ville d'Arras

HAZEBROUCK, 15 octobre. — Les Allemands en bombardant Arras, ont mis le feu à l'hôtel de ville qui était un joyau de l'art espagnol du seizième siècle.

L'hôtel de ville, ainsi que d'admirables panneaux également du seizième siècle, qui paraient une des places de la ville, ont été entièrement détruits.

L'hôtel de ville, de style gothique, était un des plus beaux monuments du nord de la France. Il avait été construit en majeure partie au commencement du seizième siècle, sur les plans de Jacques Caron, et restauré à fond de 1858 à 1866.

Il reposait sur sept arceaux d'inégales grandeurs, aux piliers de grès monolithes.

Les bâtiments, donnant sur les rues latérales et, derrière, sur la place de la Vacquerie, étaient de très riches constructions du style de la Renaissance; celui de droite avait été élevé au dix-neuvième siècle.

Le beffroi, haut de 75 m. 36, était le plus élevé des monuments de cette espèce que possédait la France. Il remontait au milieu du seizième siècle; mais, de 1834 à 1844, il avait été en partie reconstruit.

Cette belle construction était carrée à la base; chaque face, percée de deux baies ogivales. D'élégants clochetons aux crosses végétales se terminaient à la hauteur des premiers auvents.

Le beffroi contenait un carillon et trois vieilles cloches; la principale, la « Bancloque » ou « Joyeuse », de 1728, pesant 9.000 kilos, et qu'on frappait sans la remuer, pour ne pas ébranler l'édifice.

Il y avait, au premier étage de l'hôtel de ville d'Arras, deux grands salons à boiseries gothiques et cheminées monumentales.

Il est, hélas ! à craindre que rien de tout cela n'ait été respecté.

Le mouvement tenté par von Kluck a complètement échoué

Le correspondant du *New-York Herald* à Boulogne, parlant des opérations dans le nord de la France, écrit le 13 octobre :

Il est encore trop tôt pour parler du mouvement dont j'ai été témoin et dont les résultats ne tarderont pas à se manifester. Mais il est permis d'affirmer dès maintenant que les armées alliées ont remporté un grand succès stratégique et que la victoire complète sur ce point du théâtre de la guerre est imminente.

La guerre entre dans une phase nouvelle. Le général von Kluck s'est aperçu, il y a une dizaine de jours, que ses positions dans les carrières de l'Aisne n'étaient plus tenables. Ses attaques furieuses contre le front des alliés dans la région de Roye depuis lors avaient probablement pour unique objet d'occuper les alliés et de masquer le retrait d'une grande partie de ses troupes vers le nord pour effectuer une attaque de flanc dans cette direction en coopération avec des renforts allemands prélevés sur les troupes de Belgique.

Mais le général allemand a été devancé et son mouvement a échoué. Les mesures prises par les alliés ont été promptes et décisives et il est impossible maintenant que leur flanc soit tourné. Les troupes françaises et belges ont effectué leur jonction et leur forces combinées occupent tout le pays situé entre la mer du Nord et Armentières.

La série de mouvements que viennent d'effectuer les alliés équivaut donc à une véritable victoire, et la prise d'Anvers constitue pour les Allemands une pauvre compensation pour le débordement de leur flanc.

Des combats violents viennent d'être livrés dans la portion sud du nouveau front, notamment autour de Béthune, où la cavalerie alliée a infligé aux Allemands une dure leçon, les repoussant après qu'ils eurent subi de grandes pertes.

Les Allemands ont fait aussi une tentative hardie sur Armentières. A un certain moment, ils avaient réussi à pénétrer dans les environs de la ville. Des batailles dans les rues eurent alors lieu, les Français occupant les maisons. Un détachement de dragons allemands que l'on avait laissé pénétrer dans un vaste carrefour essaya un feu violent tiré par les Français des fenêtres des maisons. Les chevaux furent tués et tout le détachement se rendit. En quelques heures, le corps principal allemand a subi des pertes si terribles qu'il a dû battre en retraite.

Le correspondant termine en déclarant que les perspectives de succès sont des plus brillantes pour les alliés.

Une colonne ennemie dans une embuscade

OSTENDE, lundi. — Les opérations autour de Gand commencèrent nettement en notre faveur. Les Allemands demandèrent un armistice pour enterrer leurs morts, mais il fut refusé. Avançant en confiance contre ce qu'elle croyait être les restes de l'armée belge en retraite, une colonne allemande fut prise dans une embuscade au sud de Gand.

L'ennemi fut fauché par les mitrailleuses et une charge à la baïonnette bien menée compléta la déroute. Près de six cents morts restèrent sur le champ de bataille, tandis que les alliés n'avaient pas perdu un homme. Les Allemands se retirèrent précipitamment sur Alost. (*Central News*.)

Ils ont aussi à se défendre des loups

PÉTROGRAD, 15 octobre. — Un brancardier blessé d'un éclat de shrapnel dans les bois d'Augustow a fait le récit des attaques désespérées par lesquelles les Allemands essayaient de repousser les Russes. A chacun de ces assauts, des centaines de leurs soldats trouvaient la mort.

Le combat eut lieu dans un brouillard intense. Plusieurs fois, les Allemands avancèrent jusqu'aux canons des fusils russes.

Durant le combat, une horde de loups tournait sans cesse autour du champ de bataille, se précipitant sur les morts et les blessés, et les dévorant.

Les brancardiers tirèrent à plusieurs reprises sur les loups et les mirent en fuite, mais les bêtes affamées revenaient aussitôt. A un moment donné, ils entendirent près d'eux des coups de fusil. Adossé à un arbre, un uhlan tiraient sans arrêt sur une meute de loups qui s'acharnaient contre un de ses camarades blessé. (*Reuter*.)

A l'Académie française

L'Académie française a tenu hier sa séance hebdomadaire, qui fut consacrée au dictionnaire, après que le directeur, M. Marcel Prévost, eût donné lecture d'une lettre de candidature de M. Maurice Duplessis à la succession de Jules Lemaitre.

Assistaient à cette réunion : MM. Prévost, Donnay, Lamy, Richelin, Hervieu, Henri de Régnier, Boutroux, Denys Cochin, F. Masson, Hanotaux Lavis, d'Haussonville, Doumic et F. Charnes.

Les nouvelles indiquent des gains sur plusieurs points du front

Communiqués officiels du 15 octobre 1914

15 heures

1° A NOTRE AILE GAUCHE, l'ennemi a évacué la rive gauche de la Lys. Entre la Lys et le canal de La Bassée, la situation est stationnaire. Dans la région de Lens et entre Arras et Albert, nos progrès ont été notables. Entre la Somme et l'Oise, aucun changement. Les Allemands ont canonné notre ligne sans prononcer d'attaque d'infanterie.

2° AU CENTRE, entre l'Oise et la Meuse, nous avons avancé vers Craonne, au nord-est de la route de Berry-au-Bac à Reims et au nord de Prunay. Dans la direction de Beine, plusieurs tranchées allemandes ont été enlevées.

Entre Meuse et Moselle, après avoir repoussé dans la nuit du 13 au 14 des attaques au sud-est de Verdun, nos troupes ont progressé le 14 au sud de la route de Verdun à Metz.

3° A NOTRE AILE DROITE, l'offensive partielle prise par les Allemands dans le Band-Sapt, au nord de Saint-Dié, a été définitivement enrayée.

23 heures

Les nouvelles de la journée indiquent des gains sur plusieurs points du front :

A l'aile gauche, au nord de la Lys, où nous avons pris Estaires; au centre, au nord et à l'est de Reims, où nous avons progressé de près de deux kilomètres; sur les Hauts de Meuse et dans la Woëvre, au sud de Saint-Mihiel et près de Marchéville.

EN BELGIQUE

Les troupes allemandes venant d'Anvers se sont mises en marche vers l'Ouest et ont atteint dans la soirée du 14 la région de Bruges et de Thielt.

EN RUSSIE

Les combats se poursuivent sur le front à partir de la région de Varsovie, le long de la Vistule et du San jusqu'à Przemysl, et plus loin vers le Sud jusqu'au Dniester. Aucun changement en Prusse orientale.

Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 15 octobre. — Les ministres se sont réunis en conseil ce matin, de 9 h. 30 à midi 30, sous la présidence de M. Poincaré.

MM. Delcassé et Millerand ont mis leurs collègues au courant de la situation diplomatique et militaire, qui paraît satisfaisante.

Le communiqué officiel allemand

Le grand état-major général allemand communique le 13 octobre (matin), la note suivante :

Pas de nouvelles importantes du théâtre occidental. Des opérations à l'est de Soissons; des attaques violentes de l'ennemi ont été repoussées; des combats acharnés ont lieu sans cesse dans l'Argonne; nos troupes se frayent un chemin pas à pas dans les fourrés épais et sur un terrain extrêmement difficile, en se servant de tous les moyens de la guerre de fortification.

Les Français opposent une résistance opiniâtre. Ils tirent du haut des arbres et ont installé des mitrailleuses entre les branches. Outre des tranchées aménagées par étages, ils ont construit de solides points d'appui que l'on peut comparer à des fortifications.

A ce que racontent les prisonniers, on a dit aux troupes françaises que les Allemands ont été battus et que plusieurs forts de Metz sont déjà tombés. En réalité, nos troupes n'ont perdu aucun terrain dans cette région. Etain est toujours en notre possession. Toutes les attaques prononcées actuellement par les Français contre nos positions de Saint-Mihiel ont été repoussées.

Il est impossible, pour le moment, d'évaluer le butin que nous avons fait à Anvers. D'après les nouvelles officielles de Londres et des Pays-Bas, il s'y trouve 2.000 Anglais. De nombreux soldats belges, revêtus d'habits civils, sont vraisemblablement rendus dans leurs localités d'origine.

Les dégâts matériels aux édifices à Anvers sont minimes. Les écluses et les bassins ont été rendus inutilisables par l'ennemi. Dans le port se trouvent quatre vapeurs anglais, deux belges, un français, un danois, trente-deux allemands, deux autrichiens, ainsi que des voiliers allemands. Les vapeurs allemands ont eu, pour autant qu'on a pu les examiner jusqu'à présent, leurs chaudières détruites.

La saisie des biens des Austro-Allemands

Conformément à la dernière circulaire de M. Briand, relative à la saisie des biens mobiliers et immobiliers des commerçants et industriels allemands ou austro-hongrois, le procureur de la République vient d'instituer dans son cabinet un service spécial chargé de centraliser tous les renseignements qui lui parviendraient au sujet de ces étrangers.

Après l'enquête préliminaire, une requête sera présentée au président du tribunal tendant à la saisie de leurs biens.

Un communiqué anglais

LONDRES, 15 octobre. — Communiqué officiel anglais. — Les troupes britanniques ont été engagées avec l'ennemi vers l'aile gauche de la ligne des alliés. Il en est résulté que les Allemands ont été légèrement refoulés sur leur flanc.

La nature même du théâtre des opérations militaires, qui est un centre minier, rend difficile un progrès rapide.

Ils en veulent encore à la cathédrale de Reims

CHALONS-SUR-MARNE, 15 octobre (Dépêche Havas). — L'artillerie allemande continue à diriger ses projectiles sur la cathédrale de Reims.

Un "Taube" descendu à Saint-Omer

LONDRES, 15 octobre. — Le Times reçoit de Calais la dépêche suivante :

« Un aviateur allemand a survolé lundi Saint-Omer.

« Il a lancé plusieurs bombes; deux hommes ont été tués.

« Cinq avions ont poursuivi et cerné le « Taube », qui a été détruit. Le pilote allemand est tué, son mécanicien a été blessé. »

Les Hollandais défendent leur frontière

LONDRES, 15 octobre (Dépêche Havas). — Un voyageur revenant des Pays-Bas a déclaré au Daily Graphic qu'un détachement de soldats allemands a franchi, vendredi, la frontière hollandaise, entre Eschen et Rosendaal.

L'officier qui commandait ce détachement ayant refusé de rebrousser chemin, un combat s'ensuivit dans lequel une douzaine d'Allemands furent tués et plusieurs autres blessés.

Exclus de la Société des Auteurs dramatiques

La commission de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques a, dans sa séance d'hier, et conformément à l'article 27 des statuts, décidé à l'unanimité de proposer à l'assemblée générale l'exclusion pour cause d'indignité de MM. Humperdinck, Hauptmann, Suermann, Siegfried Wagner, etc., signataires du manifeste révoltant, dit des « intellectuels allemands ».

La reddition de Przemysl serait prochaine

PÉTROGRAD, 15 octobre. — Un voyageur notable venant de l'armée qui fait le siège de Przemysl rapporte que les Russes bombardent la place sans relâche : nuit et jour le canon tonne et ce feu incessant démoralise la garnison. Chaque jour, des déserteurs arrivent de la ville pour se livrer dans le camp de l'armée assiégeante.

Mercredi, 3.000 Autrichiens ont tenté une sortie; un régiment russe s'étant aperçu du mouvement laissa l'ennemi s'approcher, et lorsqu'il fut à bonne portée, il l'anéantit avec le feu de ses mitrailleuses.

Suivant ce voyageur, la reddition de la place ne serait qu'une question de jours.

Pas de changement en Prusse orientale

PÉTROGRAD, 15 octobre. — Communiqué de l'état-major du généralissime. — Sur le front de la Prusse orientale de la Vistule moyenne, il n'y a aucun changement à signaler.

Un combat s'est engagé au sud de Przemysl.

Une colonne russe a défait les Autrichiens qui ont laissé entre ses mains sept officiers et cinq cents hommes prisonniers. Elle s'est, en outre, emparée de plusieurs mitrailleuses.

Les résultats actuels de la guerre sont défavorables pour l'Allemagne

Dans une revue de la guerre jusqu'au moment actuel, la Tribune de Rome du 13 courant dit que les résultats paraissent, en somme, défavorables à l'Allemagne et tout à fait désastreux pour l'Autriche. « La Triple Entente, écrit le journal romain, dispose de plus de ressources en hommes et en argent que ses adversaires, de l'aveu même des statistiques allemandes. Elle a la domination des mers, tandis que l'Allemagne et l'Autriche sont isolées. A la conclusion de la guerre, l'Angleterre aura fait « une bonne affaire ».

« L'Allemagne basait ses chances de succès sur des victoires rapides, mais les stratèges allemands avaient compté sans l'Angleterre et ils n'avaient pas su évaluer les qualités de ténacité des Français. Même la presse allemande, dans ses moments de sincérité, ne cherche plus à dissimuler que l'Allemagne doit reconnaître l'erreur de ses calculs. »

Le tableau d'honneur des fonctionnaires

BORDEAUX, 15 octobre. — Le gouvernement a décidé de publier au Journal officiel, ainsi que cela se fait pour les militaires cités à l'ordre du jour de l'armée, les noms des fonctionnaires civils dont la conduite aura été exemplaire pendant la durée de l'invasion.

Un des premiers noms cités est celui du docteur Lenglet, maire de Reims.

Les réfugiés et les blessés belges en Angleterre

LONDRES, 15 octobre (Dépêche de l'Information). — 5.000 blessés belges sont arrivés à Douvres et 2.500 autres à Folkestone.

D'autre part, 8.000 réfugiés belges sont arrivés à Folkestone.

On estime à 150.000 le nombre des fugitifs belges qui se sont réfugiés en Angleterre.

Comment nos cuirassiers passeront la Lys

La nuit du 9 au 10 octobre, tandis que l'ennemi campait sur la rive gauche de la Lys, les mitrailleuses prêtes, surveillant de ses projecteurs les gués de Menerville et d'Estaires, nos cuirassiers, remontant la rive droite, allaient se masser non loin d'Aire. La marche s'était faite en silence, à bonne distance de la Lys. Notre état-major avait choisi, comme point de passage, un coude où l'eau profonde et le courant violent avaient paru un obstacle suffisant contre nos cavaliers.

Mais déjà, un homme de bonne volonté, nageur émérite, s'était dévêtu et jeté à l'eau. Bientôt le bout d'une corde restée à la rive oscilla. C'était le signal convenu. A la corde, on attacha un câble et le câble, à son tour tiré de l'autre bord, franchit la Lys, se tendit, se noua. Un point de résistance suffisant se trouvait établi.

Un à un, maintenant, les cuirassiers passaient et, malgré le courant, malgré l'eau profonde... A l'aube, deux mille lances françaises étaient sur la rive gauche. Il n'en fallait pas plus, et les uhlans ne les attendaient guère. Un rapide engagement nous rendait bientôt maîtres de Menerville; c'était le gué propice au passage de toutes nos divisions. Mais déjà la cavalerie ennemie, abandonnant Estaires, se retirait sur Armentières.

Le drapeau du 24^e colonial décoré

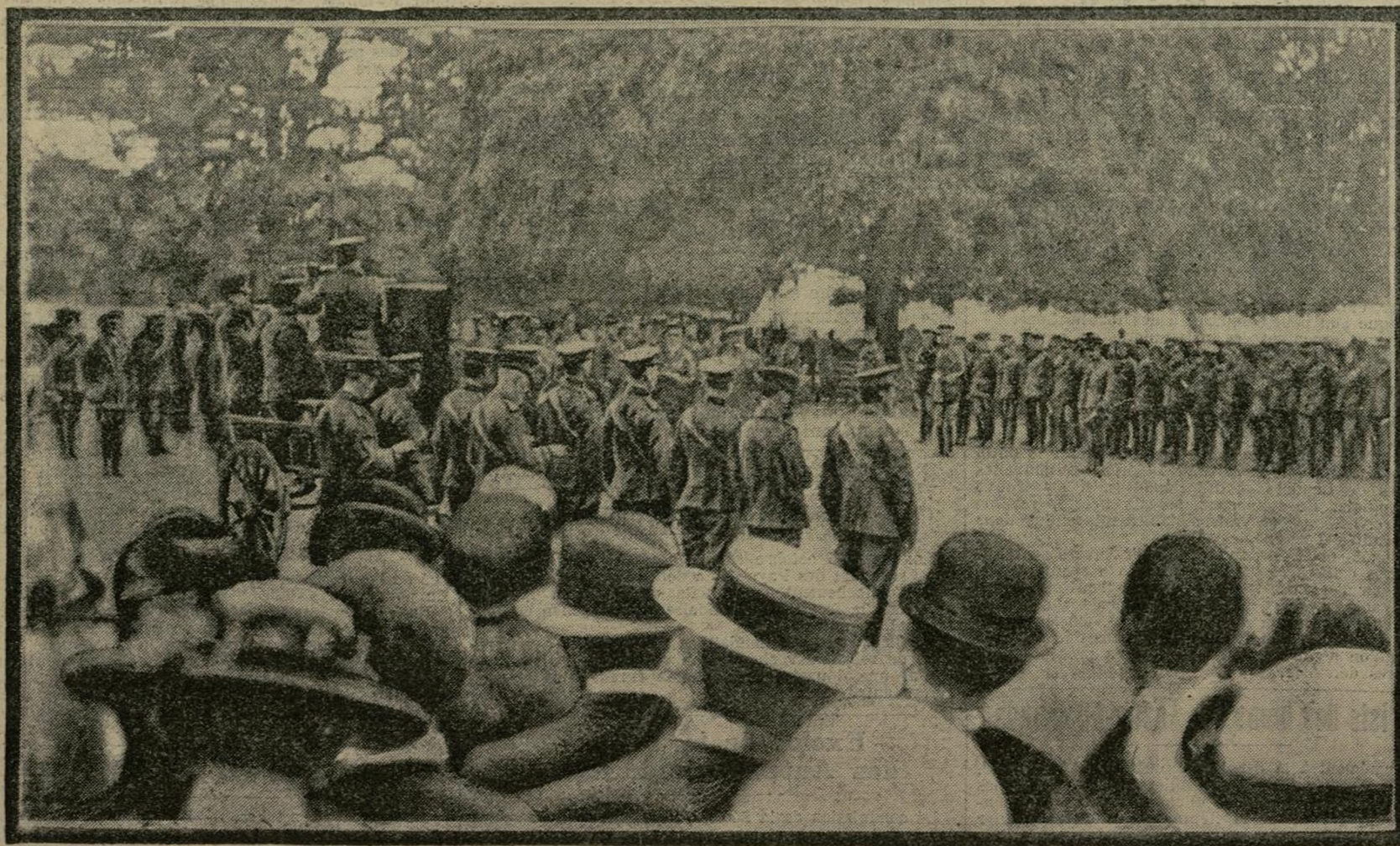
BORDEAUX, 15 octobre. — Le président de la République française, sur la proposition du ministre de la Guerre, a signé, à la date du 13 octobre 1914, un décret conférant la croix de la Légion d'honneur au drapeau du 24^e régiment d'infanterie coloniale, pour avoir, le 26 septembre précédent, pris le drapeau du 9^e régiment d'infanterie de réserve allemand.

Le prince de Wurtemberg à Sainte-Menehould



Le prince de Wurtemberg commandait, le mois dernier, une des armées allemandes qui marchaient sur Paris. On sait le sort qui leur fut réservé et leur défaite complète dans la Marne. Voici le prince (+) photographié à Sainte-Menehould au moment où il occupait cette ville.

La messe au camp anglais



Les troupes anglaises, même en campagne, sont fidèles au service divin. Voici une photographie prise dans un camp anglais et représentant la messe en plein air. L'orgue, en l'occurrence, est remplacé par un piano, qu'accompagnent un violon et une flûte. Les musiciens se servent d'une voiture à bras en guise d'estrade. A la guerre comme à la guerre...

Sous le feu de l'ennemi, deux Belges résistent jusqu'à la mort

Vendredi 16 octobre 1914

EXCELSIOR

5



La défense d'Anvers, nous l'avons dit, fut héroïque. Plusieurs fois la vaillante armée belge opéra des sorties, et l'ennemi, pendant quinze jours, eut à souffrir du feu de nos alliés. Voici une photographie prise autour de la ville pendant le siège. Elle représente deux fantassins belges défendant un passage à niveau. Leurs camarades sont tombés pendant l'engagement et eux-mêmes résisteront jusqu'au moment où ils seront frappés à mort.

Le bombardement de Tsing-Tao est imminent

Mais les non combattants seront mis à l'abri.

LONDRES, 15 octobre. — Officiel. — Les commandants des forces militaires et navales japonaises ayant informé, le 8 octobre, par télégraphie sans fil, les Allemands de Tsing-Tao que l'empereur désirait porter secours aux non-combattants et aux neutres assiégés dans Tsing-Tao, des parlementaires ont été envoyés au camp japonais.

Il a été convenu que les Japonais escorteraient, le 15 octobre, jusqu'à Tien-Tsin, le consul des Etats-Unis, un certain nombre de Chinois, ainsi que des femmes et des enfants allemands.

Une opinion de M. Briand

LONDRES, 15 octobre. — Le Times publie une dépêche relative à une conversation que lord Murray of Elibank a eue à Bordeaux avec M. Briand, ministre de la Justice.

M. Briand était plein de confiance dans l'avenir et parla avec chaleur de la belle camaraderie existant entre les forces anglaises et françaises engagées. Il se montra fier de la rapidité de la mobilisation française.

M. Briand exprima une grande satisfaction lorsque lord Murray s'étendit sur la popularité de la guerre en Angleterre et dans les colonies, et la promptitude avec laquelle les volontaires continuaient à répondre à l'appel de lord Kitchener et des chefs de tous les partis.

Lord Murray l'assura de l'inébranlable résolution prise par l'Angleterre de mener cette guerre jusqu'au bout, disant que toute suggestion de médiation ou de termes de paix était l'objet de méfiance et d'agacement. M. Briand exprima la même opinion et dit que le peuple français se montrait aussi uni et aussi résolu que le peuple anglais.

Le commandant allemand de la place d'Anvers

AMSTERDAM, 15 octobre (Dépêche de l'Information). — Le général Bodenhausen est nommé commandant de la forteresse d'Anvers.

Comment deux "copains" de Montmartre firent prisonniers sept Allemands

C'est un simple soldat du d'infanterie; il a été cité à l'ordre du jour et décoré de la médaille militaire. Sa famille avait appris cette récompense par la voie des journaux; il se décide enfin à expliquer le beau fait d'armes qui lui avait valu de telles distinctions.

Il fallait explorer un bois, une nuit, Voideck — c'est le nom de ce héros — se présente avec deux « copains » de Montmartre; mais ils tombent dans une embuscade de vingt-cinq hommes, cachés dans un fourré, les criblant de balles. L'un des nôtres tombe, tué raide. Pour les autres, mieux vaut laisser parler notre pioupiau :

« Aussitôt on se met dans un fossé et, à nous deux, nous avons tiré à notre tour. Ah! il aurait fallu que tu sois là pour voir ce que c'est quand tu vises bien le poitr. Ils tombaient comme des mouches, et bientôt, des vingt-cinq hommes qu'il y avait, il en restait sept. Alors ils se sont rendus. Quand ils sont sortis de derrière leur buisson, avec leurs fusils en l'air, en criant : « Franchouais méchants, nous nous rendons! » alors je suis sorti avec mon copain, et, pendant que je tenais les Prussiens en joue, l'autre leur attachait les mains derrière le dos. Alors, nous nous sommes ramené avec les sept Prussiens, dont un capitaine et six hommes. Ah! tu aurais été là, tu aurais ri, car le capitaine, il avait une grande barbe; je l'ai ramené par la barbe.

Un démenti anglais aux affirmations allemandes

Nous avons signalé à plusieurs reprises que des journaux allemands affirmaient qu'on avait trouvé la preuve d'une entente anglo-belge et qu'ils prétendaient justifier par là l'agression dont la Belgique a été victime de la part de l'Allemagne.

L'ambassadeur britannique en France nous communique le télégramme suivant du Foreign Office :

« L'histoire d'un prétendu arrangement anglo-belge de 1906, publiée par la presse allemande et basée sur des documents qui auraient été trouvés à Bruxelles, est simplement une nouvelle version des histoires de ce genre démenties à plusieurs reprises. Un arrangement de cette espèce n'a jamais existé.

« Le général Grierson est mort et le général Barnardiston commande les forces britanniques devant Tsing-Tao. En 1906, le général Grierson était à l'état-major général, au War Office, et le colonel Barnardiston était attaché militaire à Bruxelles. En présence de la garantie solennelle donnée par la Grande-Bretagne pour la protection de la neutralité de la Belgique, il était naturel que les éventualités possibles aient été envisagées. »

Il est utile de faire remarquer que c'est en 1906 que la tension anglo-belge provoquée par les affaires congolaises était à sa phase la plus aiguë, et qu'il est par conséquent tout à fait invraisemblable qu'un arrangement anglo-belge du genre de celui dont l'existence est aujourd'hui affirmée par la presse allemande ait pu être conclu à cette époque.

Notes d'un officier

(Su'ite.)

Nos hommes, même ceux qui sont déjà d'un certain âge, même les réservistes, redeviennent de grands enfants dès qu'ils ont endossé à nouveau la capote du soldat. Ils retrouvent de leur jeunesse non seulement l'entrain, la gaieté, l'exubérance, mais encore la curiosité, le désir intense de tout voir et de tout savoir. Ils ont, par suite, en même temps qu'une confiance superbe en eux-mêmes comme en leurs chefs, un mépris absolu du danger; bien plus, il semblerait qu'ils se refusent à croire au danger. Ils se figurent encore assister à des manœuvres, à des manœuvres de grande envergure sans contredit, mais à des manœuvres quand même, présentant simplement un intérêt plus vif que celles auxquelles ils avaient pris part jadis, en raison de la valeur des enjeux.

Se défilant, s'abriter, leur paraissait un indice de faiblesse, presque de couardise, au début des hostilités; et ce n'est qu'en leur faisant comprendre qu'ils n'avaient pas le droit, dans l'intérêt commun, de se laisser mettre hors de combat sans profit qu'ils ont consenti à réfréner leur ardeur pour changer en beau courage leur folle témérité.

Nous arrivions, un soir, à la lisière d'un bois pour y relever un autre corps qui y avait creusé des tranchées. J'avais fait à mes hommes toutes les recommandations possibles, en leur donnant les renseignements que je possédais moi-même : « L'artillerie ennemie étant en position à moins de deux kilomètres d'ici, défense de se montrer sur la lisière du bois; ce serait attirer sur nous le feu de l'adversaire. »

Nos 75, en arrière de nous et sur notre flanc, contre-battaient l'artillerie allemande; et je me trouvais à l'extrémité droite de ma ligne, lorsque coup sur coup une vingtaine d'obus vinrent éclater en avant du bois, à quelque distance de moi, sur ma gauche. J'y courus, pressentant qu'il se passait là quelque chose d'anormal. Je ne me trompais pas; pour voir, quelques hommes s'étaient aventurés hors de leur abri; instantanément, la mitraille les avait couverts, et j'avais trois hommes à terre; ils n'étaient blessés que légèrement, c'est vrai, et par bonheur; mais c'étaient quand même trois fusils qui disparaissaient de la compagnie pour un temps.

La leçon était chèrement payée, mais elle suffit; plus pondérés, plus circonspects, mes hommes ne quittèrent plus le bois pendant les quelques jours où l'on nous y maintint, et nul obus indiscret ne vint nous y visiter.

Les obus ennemis, d'ailleurs, font plus de bruit que de besogne; prévenu de leur arrivée par leur ronflement caractéristique, l'homme se jette à terre et, tenant le dos, laisse passer la rafale sans courir trop de risques; le sac arrête toutes les balles des schrapnels et même les éclats d'obus lorsqu'ils ne sont pas trop gros. Un jour de combat, dans les compagnies voisines de la mienne, les hommes avaient mis leur sac sur des voitures; ces compagnies perdirent plus de monde que moi; aussi, maintenant, si mes hommes sont enchantés de déposer le sac pendant les marches, ce n'est qu'à regret qu'ils s'en séparent au moment de l'action.

Ce serait aussi une erreur de croire qu'on n'a plus rien à redouter d'un obus aussitôt après son éclatement; il faut attendre quelques secondes avant de passer la tête par-dessus la tranchée pour être assuré qu'il n'y a plus de danger; j'en eus la preuve un jour. Avec un officier d'artillerie, je suivais d'une tranchée les évolutions d'un bataillon de chasseurs qui, non loin de nous, prenait sa formation de combat. Soudain, la mitraille ennemie fit rage; puis un dernier obus éclata et nous nous dressâmes : « Oh! fit mon camarade, regardez donc cette section... » Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; plus de cinq secondes après l'éclatement, une balle de schrapnel le frappait au front. Je le regrettai dans mes bras; il était mort. — M.

Voir Excelsior des 12, 13, 14, et 15 octobre 1914.

Un "Taube" porteur de nouvelles

On sait que le « Taube » qui survola Paris lundi matin jeta quelques bombes (qui ne causèrent d'ailleurs aucun accident de personne) près de l'église Notre-Dame-Auxiliatrice de Clichy. En même temps qu'il accomplissait ce geste, l'aviateur allemand laissait tomber deux proclamations qui furent recueillies par l'abbé Fontaine, curé de la paroisse. L'une annonçait la prise d'Anvers; l'autre était ainsi conçue :

AU COMMANDANT DE PARIS

Expéditeur : Lieutenant Hans Steffen, Fus. rég. 35. Destinataire, Paris 12 octobre 1914.

Je suis heureux de donner des renseignements que les officiers français :

Capitaine Fontaine, quai du Commerce, à Saint-Omer; Lieutenants Lefebvre, rue Monsigny, à Sin-le-Noble; Lacroix, mine de l'Escarpelle, Fiers-en-Escrelleux (Nord); Merly, rue Thiers, à Boulogne-sur-Mer, ont été faits prisonniers de guerre et se trouvent bien; c'est à leur prière que j'écris cette lettre.

Et les bombes. Je regrette infiniment, mais c'est la guerre. A revoir, Parisiens.

HANS STEFFEN, Lieutenant aviateur

Des prisonniers libérés plus tôt qu'ils ne l'espéraient

Un de nos collaborateurs, M. E. Broustail, actuellement en traitement à Clermont-Ferrand, nous conte en ces termes comment, blessé, puis fait prisonnier, il dut à l'offensive de notre armée, inattendue des Allemands, d'être rendu à la liberté :

Clermont-Ferrand, 22 septembre 1914.

Seul officier, depuis quinze jours, avant le 6 septembre, j'étais commandant de la 7^e compagnie de mon régiment, ayant les charges et les responsabilités d'un capitaine sans en avoir d'autre avantage que de monter à cheval, chose déjà appréciable, je me hâte d'en convenir.

Le 6 septembre, dimanche, menant ma troupe à l'assaut contre une compagnie ennemie que j'avais dénichée à moins de 50 mètres de nous, je fus blessé d'une balle à la jambe gauche. Obligé de m'asseoir quelques minutes pour me faire un pansement sommaire, je ne retrouvai bientôt plus personne de ma compagnie, un ordre de retraite ayant dû arriver aussitôt après mon départ. Je n'avais plus qu'un parti à prendre, rejoindre en boitant l'ambulance. Hélas! trois fois hélas! chaque fois que je me levais, je servais de cible. En me retournant pour m'adosser à un arbre quelques instants avant que de reprendre ma route, je vis venir à ma rencontre deux fantassins ennemis qui me mettaient carrément en joue. Décidé à ne pas mourir sans me défendre, je me calais au pied de mon arbre, tirais mon revolver et faisais feu par deux fois; à la deuxième balle, l'un des ennemis tombait touché à la jambe... mais, attirés par ces détonations, trois autres Allemands se précipitaient sur moi me désarmaient et m'emportaient près de leurs morts et blessés (les victimes de mes hommes d'ailleurs). Là, celui que j'avais touché se mit près de moi, sortit sa baïonnette et la plaçant entre nous deux, me dit en bon français : « Si tu bouges, je te tue ! » J'étais tranquille, car j'aurais pu me défendre. De 2 heures à 6 heures du soir, je restais ainsi sur le terrain, attendant que l'on vint me chercher; à ce moment, des hommes me transportèrent près de leur compagnie m'étendirent sur la paille, m'offrant un peu de soupe du café... et m'enlevant cigarettes et tabac en échange.

Vers 11 heures, une voiture vint m'enlever et me transporter à 2 kilomètres de là, à Lahycourt; dans l'église du village, transformée en lazaret, une multitude de blessés allemands; les médecins allemands coupèrent ma culotte, enlevèrent une balle très aplatie, machurée, qu'ils ne voulurent pas me laisser... puis ils me firent un pansement. Je restai à cet endroit jusqu'au mercredi soir 7 septembre, à minuit; les mêmes soins me furent donnés qu'aux blessés allemands, pas plus de nourriture qu'à eux, c'est-à-dire une soupe par jour. Puis le mercredi on me donna l'ordre de préparer mes affaires, sans me fournir d'explications. A la porte de l'église, on me fit monter en fourgon automobile et je partis avec des tas de blessés allemands; j'étais seul de Français au milieu d'eux; ils me regardaient curieusement, je dirai même que beaucoup semblaient s'apitoyer sur mon sort, entre autres mon blessé, qui me dit au revoir avec tristesse. Vingt minutes après, nous nous arrêtons sur une place du village fortement illuminée au moyen de phares à acétylène; tout le monde descendit, sauf moi. J'entendis que nous étions à Triaucourt, à 24 kilomètres de Bar-le-Duc, village où j'étais passé avec mon régiment le vendredi précédent. Au bout d'une heure de discussion avec mon officier pour savoir si on m'emmènerait immédiatement « nach Deutschland », le major obtint de me conserver près de lui quelques jours encore. Je fus conduit dans une nouvelle église à 5 heures du matin, j'y retrouvai un lieutenant blessé comme moi et plus de 90 blessés français. Jusqu'au samedi, on nous fit entrevoir le plaisir que nous aurions à séjourner dans une forteresse allemande, on nous parla à tous de copieux menus d'avantages inouïs, de notre solde allemande, 10 marks par semaine, etc., etc. Nous étions ravis.

Mais, où nous le fûmes davantage, c'est lorsque, à quelques heures d'intervalle, ce même jour 12 septembre, nous vîmes changer les physionomies de nos gardiens. Sans plus rien ajouter à ce qu'ils nous avaient dit, vers midi, ils se précipitèrent affolés sur quarante de leurs malades et les transportèrent à leurs automobiles. Puis une accalmie, puis un nouveau transport de vingt de leurs blessés. Nous n'y comprenions rien encore. Bientôt, à quelques paroles imprudemment prononcées par des officiers, je pus expliquer à nos camarades que les vandaes battaient en retraite! Je demandai aux hommes qui étaient là de ne rien laisser percer de leur joie; j'avais compris qu'on les laissait là. Mon camarade et moi nous osions espérer que nous subirions pareil sort heureux et dissimulions nos galons sous la paille; c'était inutile. Un officier allemand, parlant parfaitement bien le français, vint nous féliciter et nous dire que nous allions revoir sans tarder nos camarades, auxquels il nous abandonnait, ne pouvant « malheureusement » nous emmener. Je lui répondis en m'estimant très désolé (1) de ne pouvoir profiter du paradis qu'il m'avait fait entrevoir.

J'abrège : le dimanche 13, à midi, il ne restait plus que des patrouilles de uhlands; à 8 heures, le soir même, nos chasseurs à cheval apparaissaient; je l'annonçai à nos malades, qui reçurent cette bonne nouvelle aux cris de : « Vive la France! » Nous étions sauvés.

Assez privé de nourriture pendant ces quelques jours, j'acceptai l'invitation des officiers de notre état-major.

Le lundi matin, après une nuit éternante, vers 5 heures, je vis venir à moi, au grand galop de son coursier, le lieutenant adjoint à mon colonel. Tout le monde, jusqu'au samedi, m'avait cru mort. Quelques heures après, je vis mon colonel, puis ma compagnie, heureuse de me retrouver; enfin j'ai vécu là des instants inoubliables!

Ce que Guillaume I^{er} et Bismarck pensaient de la guerre actuelle

Voici deux documents qui nous paraissent, en présence des événements actuels et de la situation de nos armées, prendre l'intérêt d'une sorte de prophétie.

Le premier des documents est une lettre écrite par l'empereur Guillaume I^{er} à Bismarck et datée du 2 octobre 1879 :

... Le désir de la revanche ne fait que sommeiller en France. Il n'a jamais été abandonné et s'éveillera à la première occasion propice.

Quant à notre position, si nous avions une guerre avec la France, je ne partage pas l'opinion du feld-marchal de Moltke, qui croit nos forces suffisantes pour nous permettre de poursuivre une telle guerre sans alliés. Nous nous trouverions maintenant en présence d'une armée complètement différente de celle de 1870 ; car on ne peut nier les progrès que la France a faits. Puis il y a une autre considération : c'est que la frontière française est presque hermétiquement fermée, depuis la Suisse jusqu'à la Belgique ; qu'une ligne continue de forteresses et de forts, même si on parvenait à la passer, rendrait impossible l'envoi de tout renfort et entraverait énormément l'avancement stratégique de nos forces.

D'après le feld-marchal de Moltke, c'est sur un champ de bataille restreint que nous devons livrer bataille. Si nous sommes victorieux, nous ne pourrions pas poursuivre l'ennemi comme en 1870, car il nous faudrait immédiatement assiéger cette ceinture de forteresses, avant de nous engager dans une poursuite. Des mois peut-être s'écouleraient avant que nous parvenions à prendre quelques forts, et cela donnerait le temps à l'armée défaite de se refaire derrière cette ligne et de se bien préparer à une nouvelle rencontre. Si les Allemands, par malheur, étaient défaits dans la première bataille, la rive gauche du Rhin serait perdue, et nous devrions nous retirer de l'autre côté du fleuve.

Et, comme post-scriptum à cette lettre, voici, à la date du 7 avril 1888, l'appréciation de Bismarck sur l'alliance franco-russe, en cas de conflit avec la Triplice :

La France, à coup sûr, prendra les armes si la Russie nous déclare la guerre.

Dans une pareille lutte, il n'est nullement prouvé que ce soit nous qui gagnions. Nous sommes bien armés, mais nous aurions contre nous des masses énormes. L'Autriche n'a pas encore développé ses forces ; et quant à l'Italie, nous ne pouvons faire aucun fond sur elle !...

Même si nous étions victorieux (et ce ne serait qu'au prix d'une dépense effroyable de sang et d'argent), jamais nous ne pourrions rien prendre à la Russie ou à la France qui pût compenser nos sacrifices et nos pertes.

Encore Bismarck omet-il ici plusieurs autres éléments de succès en notre faveur ; l'alliance de l'Angleterre, l'entrée dans la lutte de la Serbie et du Japon, la neutralité de l'Italie, etc. Combien, devant tant d'autres ennemis imprévus, le vieil empereur et son chancelier se fussent encore plus alarmés.

La consécration du Sacré-Cœur

La consécration de la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre devait avoir lieu le 17 octobre et de grandes fêtes avaient été annoncées à cette occasion.

Le cardinal Amette a jugé qu'il ne conviendrait pas, au milieu des deuils que nous supportons, de célébrer cette cérémonie avec toute la pompe qu'il convenait de lui donner.

La cérémonie est donc ajournée ; néanmoins, le 17 courant, une réunion de prières aura lieu à Montmartre et le cardinal-archevêque de Paris y prononcera solennellement la promesse de dédier au Sacré-Cœur l'église du Vœu national dès que la victoire permettra aux armées alliées de conclure la paix.

Le groupe des députés de la Seine

Le groupe des députés de la Seine s'est réuni hier après-midi au Palais-Bourbon, sous la présidence de M. Puech.

Il s'est occupé des circulaires des ministres de la Justice et de l'Intérieur concernant le commerce et l'industrie allemands en France. Une sous-commission a été chargée de s'entretenir de la question avec le préfet de police et le procureur général.

La question des brevets austro-allemands a également été l'objet d'un échange de vues et une sous-commission, composée de MM. Weber, Ignace et Desplats, a été chargée de présenter un rapport.

Enfin, M. Louis Dubois a donné lecture de son rapport sur les mesures à prendre pour favoriser la reprise des affaires.

Communiqués

L'Union des femmes de France a l'honneur d'informer les personnes qui s'étaient mises avec tant d'empressement à sa disposition pour participer le dimanche 18 octobre à la vente d'une carte du théâtre des opérations au profit des blessés, que, par suite de circonstances imprévues, cette vente ne pourra avoir lieu et les remercie bien sincèrement pour le concours si dévoué qu'elles leur avaient offert.

Office départemental d'aide et d'assistance. — MM. Chas-saigne-Goyon, Louis Dausset et Froment-Meurice sont allés avant-hier conduire dans des automobiles, à la 2^e armée, un lot important de vêtements chauds de dessous. Ils ont pu constater avec satisfaction que la plupart de nos braves soldats étaient déjà pourvus de tricot ou de chandails, au moins sur cette partie du front. C'est surtout le besoin de couvertures chaudes et de sacs de couchage, qui se fait maintenant sentir.

Prière de vouloir bien adresser tous les envois à M. Daully, secrétaire général à l'Hôtel de Ville.

A l'ordre du jour de l'armée

Nous relevons, dans les citations à l'ordre du jour publiées par l'Officiel les suivantes :

Coppin, cavalier de première classe au 6^e régiment de chasseurs à cheval (en portant un compte rendu, le 11 septembre, a rencontré deux cavaliers ennemis qu'il a pris, désarmés et conduits au général à qui était destinée la dépêche qu'il portait) ;

Grasse, canonnier au 42^e d'artillerie (belle conduite le 7 septembre, dans un combat pendant lequel il a continué son service sous un feu violent, remplissant les fonctions de chef de pièce, tireur et pourvoyeur, alors que tous ses camarades étaient hors de combat) ;

Doury, colonel, commandant le 5^e d'infanterie (a montré en toutes circonstances, depuis le début de la guerre, des qualités très brillantes de commandement, d'énergie et de bravoure ; le 14 septembre, ayant reçu de son général de brigade, dans un moment critique, l'ordre de résister sur place et à outrance à une attaque de l'ennemi dirigée sur un pont, a répondu : « C'est bien, on résistera ; et maintenant, pour moi d'ordre, le sourire » ; a été tué quelques instants après par un éclat d'obus à son poste de commandement) ;

Penicot, chef de bataillon de réserve au 300^e d'infanterie (le 24 septembre, s'est porté de sa personne sur la ligne pour l'entraîner à la baïonnette, est tombé mortellement frappé d'une balle au front, en marchant à la tête d'une section qu'il entraînait ainsi en disant : « Continuez à combattre, ne vous occupez pas de moi, je vais mourir ») ;

Polevin, trompette au 34^e régiment d'artillerie (le 8 août, a donné un bel exemple de courage et d'énergie en traînant seul pendant 150 mètres, sous un feu très violent d'obusiers, un canon laissé en arrière, qu'il est arrivé à remettre sur son avant-train et à arracher à l'ennemi) ;

Raoul, cavalier au 2^e hussards (séparé de sa troupe, le 23 août, s'est dissimulé et maintenu dans les lignes allemandes jusqu'au 12 septembre ; une fois l'ennemi refoulé s'est empressé de rejoindre) ;

Dettel et de Castelnaud, capitaines à l'état-major de la 34^e division d'infanterie (se sont, pendant la bataille du 26 septembre, multipliés de toutes manières pour assurer l'exécution des ordres donnés et reconnaître à diverses reprises les bataillons à leurs emplacements sous le feu) ;

Berteaux, général commandant la 68^e brigade d'infanterie (a, dans la matinée du 26 septembre, par sa présence d'esprit, son sang-froid et son activité, largement contribué au succès de la journée dans la partie décisive du champ de bataille) ;

Francez, colonel au 3^e zouaves (dans un violent combat, n'a pas hésité à se porter en avant de sa personne ; a donné à tout le régiment le plus bel exemple de bravoure et de stoïcisme ; sous le feu d'artillerie et de mitrailleuse, a électrisé ses hommes) ;

Le 149^e régiment d'infanterie (après s'être emparé d'un village, a dû l'abandonner à la suite d'un violent bombardement dans la matinée du 14 ; s'en est emparé de nouveau dans la soirée du 16 et, depuis ce temps, s'y maintient et en assure la possession malgré toutes les attaques allemandes qu'il a eues à repousser et le bombardement d'une extrême violence qu'il n'a cessé de subir ; ce régiment a, en particulier, le 19 septembre, repoussé une attaque d'une rigueur allemande qui avait réussi à pénétrer dans la partie Est du village, en infligeant à l'ennemi de grosses pertes et en lui faisant 160 prisonniers ; il a su, par sa ténacité et sa remarquable endurance, non seulement se maintenir dans le village à peu près complètement détruit, mais prendre pied dans les tranchées au nord de la localité, assurant ainsi à l'armée un point d'appui très important, objet des attaques incessantes de l'adversaire) ;

Chabard, chef de bataillon, chef de service des reconnaissances aériennes à l'armée (a dirigé depuis les premiers jours de la mobilisation un service de reconnaissance aérienne ; a fait preuve des plus brillantes qualités dans la direction de ce service ; a exécuté lui-même de nombreuses et importantes reconnaissances au-dessus et en arrière des lignes ennemies, au cours desquelles il a subi le feu de l'artillerie allemande ; a eu de ce fait l'hélice de son appareil brisée dans l'une des dernières reconnaissances qu'il a exécutées) ;

Capitrel, Fournier, Menard, Segrenin, capitaines observateurs en aéroplane (ont fait preuve de sang-froid et d'énergie en exécutant des reconnaissances aériennes jusqu'à 150 kilomètres en territoire ennemi ; ont souvent combattu des avions ennemis et ont eu leur appareil atteint par les balles sans jamais se laisser détourner de leur mission).

On réclame

Monsieur de directeur,

J'ai l'honneur de vous signaler, sans commentaires, un fait qui vous intéressera sans aucun doute en raison de la sollicitude dont la presse n'a cessé d'entourer à juste titre les femmes et les enfants de nos soldats.

La femme d'un soldat parti le deuxième jour de la mobilisation, c'est-à-dire le 3 août, ayant trois enfants en bas âge, et n'ayant aucune ressource, n'a pas encore touché un centime sur les secours auxquels elle a droit selon la loi, c'est-à-dire 1 fr. 25 par jour, plus 0 fr. 50 par enfant.

Cette femme est l'épouse de M. Paul Caudron, habitant 3, rue de Clamart, à Malakoff.

Je garantis l'exactitude de ce fait, car c'est moi qui ai donné à la malheureuse le secours dont elle avait besoin.

Et l'on dit que l'organisation des secours fonctionne bien !

Allez voir à Malakoff !

Veillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

TH. VIENNE,

76, avenue de Suffren

Morts au champ d'honneur

Le lieutenant-colonel **Wilfrid Faivre**, tué à quarante-cinq ans, dans les tranchées de Suippes, le 24 septembre, quand il était à la tête du 21^e régiment d'infanterie, qu'il avait brillamment conduit comme commandant dans les affaires du 10 et du 11 septembre, ce qui lui avait valu son cinquième galon et la citation à l'ordre de l'armée. Frappé d'une balle à l'épaule, il expira en quelques minutes, après avoir murmuré : « Mon cher régiment ! »

Le jeune et brillant colonel était le fils du général Amédée Faivre, le petit-fils du général de Laidet et le beau-frère de notre collaborateur, M. Louis Arnould, correspondant de l'Institut.

Le capitaine **Vételay**, du 46^e de ligne, fils de l'ancien conseiller à la Cour de cassation, a été tué à l'ennemi à Rarécourt (Meuse).

Les lieutenants **Fabre de Lamaurelle**, commandant une section de mitrailleuses du 7^e bataillon de chasseurs alpins ; **Carty**, blessé une première fois au début des hostilités et qui avait tenu à conserver son poste de combat. Il était président du groupe luzien de l'Association catholique de la jeunesse française ; **M. Maurice Champavère**, élève à l'Ecole des Beaux-Arts, sergent au 238^e, et son frère, **M. Raymond Champavère**, caporal au 38^e, tombé à peu de jours de distance ; le chef de bataillon **Th. Savary**, ayant pris le commandement du 26^e de ligne, tombé héroïquement le 1^{er} octobre. Il avait fait partie de la mission militaire française en Grèce et était médaillé des guerres turco-grecque et gréco-bulgare ; les capitaines **Max du Champ**, du 161^e. Il avait été promu à son grade le 11 septembre ; **Henry Hovzelot**, du 237^e ; **Paul Grethner**, du 166^e, et **Gustave Grethner**, du 14^e bataillon de chasseurs alpins, son frère ; **Leridon**, du 10^e chasseurs à cheval, blessé mortellement au cours d'une reconnaissance qu'il avait sollicité d'accomplir ; les lieutenants **Jean Ritz**, du 328^e de réserve, fils du sous-directeur du Comptoir National d'Escompte de Paris ; **Jules Forgeot**, du 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, tué le 1^{er} septembre, dans les Vosges ; **Pierre Morel**, du 22^e d'artillerie, détaché à l'aviation ; baron **Gaston de Beausse**, du 48^e, fils du baron de Beausse, chevalier de l'ordre de Pie IX, médaillé de Castelfidardo, et de la baronne, née d'Espinose ; **Jean-Marie Richard**, du 41^e de ligne de réserve ; le sergent au 233^e d'infanterie **Joseph Toussaint**, le deuxième fils que perd M^{re} Toussaint, avocat à Douai, sur les trois qu'il avait à l'armée ; le caporal **Eugène Brévière**, licencié en droit, l'un des directeurs de la Manécanterie des petits chanteurs à la Croix-de-Bois ; le comte **Jacques de Fontenilles**, caporal au 66^e d'infanterie ; **M. Pierre Bellier de La Chavignerie**, soldat au 101^e. Il était le frère du capitaine d'état-major et avait épousé Mlle E. Achermann ; l'abbé **Casimir Aufèvre**, sous-lieutenant au 105^e d'infanterie ; le R. P. **Sébastien**, du monastère du Port-du-Salut, à Entrammes (Mayenne) ; l'abbé **Boudesseul**, vicaire à Chantigné, diocèse de Laval ; le Frère **Benoît Viel**, de l'abbaye de Mondaye, caporal au 1^{er} zouaves ; l'abbé **François Pelletier**, vicaire à Fétènes, diocèse d'Anancy ; l'abbé **Grandgérard**, vicaire à Ligny-en-Barrois.

NECROLOGIE

On annonce la mort de :

Du général de brigade **Souhart**, du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé à Versailles, dans sa soixante-dixième année. Il était le gendre du général Lonelos, ancien aide de camp du maréchal Canrobert. Son fils, lieutenant, est sur le front.

Le général **Souhart** était à Paris le 2 novembre 1844 ; ancien élève de Saint-Cyr, il fut nommé lieutenant au début de la campagne franco-allemande et capitaine un an après. Colonel du 7 septembre 1897, il était général de brigade le 30 décembre 1901 ; il commanda la 48^e brigade d'infanterie à Tulle.

M. **Yves Marevéry**, le dessinateur apprécié, qu'une douloureuse maladie vient d'emporter à l'âge de vingt-six ans. Un service funèbre a eu lieu, dans la plus stricte intimité, à l'église Saint-François-de-Sales.

Mme **Auguste Bartholdi**, veuve de l'éminent statuaire, auteur de la *Liberté éclairant le monde* et du *Lion de Belfort*, décédée en son hôtel de la rue d'Assas, 82.

La collection d' "Excelsior"

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Les collections des numéros d'Excelsior parus depuis le commencement de la guerre ont obtenu un si vif succès qu'il ne nous reste plus, pour la fin de juillet et le commencement d'août, que des collections incomplètes.

Il nous manque en ce moment, pour le mois d'août, les numéros des 1^{er}, 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 10 ; nous indiquerons ultérieurement, dans un avis aux lecteurs, la date à laquelle nous pourrions les leur fournir.

Les autres numéros d'août seront envoyés sur demande.

Nous pouvons toujours assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES à partir du 15 août, et aussi de notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

Le gerant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie. 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

Les tirailleurs sénégalais en campagne



SENEGALAIS TRAVERSANT UN VILLAGE



LE PORT DU SAC COMME DANS LA BROUSSE

Nous avons dit que d'importants contingents de troupes d'Afrique avaient été amenés sur le front de bataille. Plus d'une fois nos intrépides Sénégalais ont fait fuir l'ennemi, qui redoute particulièrement la charge à la baïonnette de ces vaillants soldats. Nos photographies représentent ici un défilé de tirailleurs sénégalais revêtus de la capote de nos fantassins et rejoignant leur cantonnement après la bataille.